

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 496—SAMEDI, 4 NOVEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES GRÈVES DANS LE PAS-DE-CALAIS.—UNE CHARGE DE DRAGONS ET DE GENDARMES A DROCOURT, PRÈS DE LENS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 NOVEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Leduc. — Carnet du Monde Illustré, par J. St-E. — La fête des morts. — La vie des champs — Sur le Saint-Maurice. — Le récit de la grand-mère (avec gravure), par L. G. — Poésie : Les étoiles, par Frédéric Lévy. — Notes sur la littérature française (avec portraits), par Pierre Bédard. — Deux anges, par José de Coppin. — Amour de la patrie et des enfants, par Palmyre. — Un conseil par semaine. — Poésie : L'homme, par Augustin Lelli. — Nouvelle inédite : Le Frère Paillasse (suite), par Ch. Valeur. — L'échelle de saint Joseph. — Les grèves du Pas-de-Calais. — Carnet de la cuisinière. — Notes et faits : La place de la religion dans l'éducation, etc., par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Opéra français. — Feuilletons : En famille ; Les mangeurs de feu. — Jeux d'esprit.

GRAVURES. — Les grèves dans le Pas-de-Calais : Une charge de dragons et de gendarmes. — Les Russes en France, portraits : Amiral Avelan, capitaine Lostchinsky, capitaine Lavrof, capitaine Dycker, capitaine Krieguer, capitaine Tchoukroine, le Pope Abel, aux ordres de l'escadre. — A travers le Canada : Le long du Saint-Maurice ; La chapelle des Piles ; Raide Manicouche ; Chapelle de la Grand-Anse ; Entrée de la Mékinac. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-TREIZIÈME TIRAGE

Le cent-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE) aura lieu samedi, le 4 NOVEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

ENTRE-NOUS.



NOTRE pays est bien pauvre en monuments historiques, ce n'est pas notre faute, pas plus qu'on ne peut reprocher à l'enfant d'avoir un mince bagage de souvenirs, mais ce n'est pas une raison pour laisser disparaître le peu que nous possédons.

Agir ainsi, serait imiter celui qui, n'ayant que quelques piastres, dirait que ce

n'est vraiment pas la peine de les mettre à la banque, et que mieux vaut les dépenser de suite.

Le conseil de ville de Montréal a été bien près de laisser démolir le château Ramesay, mais le bon sens, je dirai même le patriotisme, a été heureusement victorieux des raisonnements absurdes de certains échevins.

— On nous reproche de faire trop de dépenses, disait l'un d'eux, eh bien ! voici une occasion de ne pas en faire, et c'est pourquoi je suis d'avis de ne pas acheter cette propriété. Qu'on l'abatte, cela m'est parfaitement égal.

Très jolie, la réflexion !

On reproche à un homme de trop dépenser pour des choses inutiles, futiles, parfois nuisibles, mais on lui conseille d'acheter ce qui pourra lui servir.

— Ah ! mais non, répond notre homme, vous n'êtes pas logique, je veux suivre votre conseil et épargner cette dépense.

— Cependant, mon ami, vous avez des bijoux de trop et pas de pantalons mettables, ne vaudrait-il pas mieux avoir moins d'or et plus de drap ?

— Laissez moi tranquille.

Que voulez-vous faire avec une tête organisée ou plutôt désorganisée comme cela ?

* * Le château Ramesay, que la cité de Montréal vient d'acheter, rappelle quelque chose de notre histoire, puisque, pour nous, une chose âgée de près de deux cents ans est très vieille.

Deux cents ans représentent cependant à peine la durée de la vie de certains végétaux. Ne voit-on pas encore, en Palestine, pleins de force et de sève, des oliviers sous lesquels le Christ a prié et pleuré ?

Le château — puisque château on le nomme, bien qu'il n'ait pas grand chose de commun avec les vastes constructions que l'on décore ordinairement de ce nom — le château Ramesay, a été construit en 1704, par Claude de Ramesay, seigneur de la Cesse, Boisfleurant et Monnoir.

Claude de Ramesay, gouverneur de Trois-Rivières, était le père de J.-Bte-Nicolas-Roch de Ramesay qui signa la capitulation de Québec.

Après la mort du fondateur de cet édifice, en 1724, le château resta en possession de ses héritiers jusqu'en 1745, époque à laquelle il passa dans les mains de la Compagnie des Indes qui en fit son bureau principal.

Après la capitulation de Montréal, en 1760, il fut acheté par M. Grant, puis par le gouvernement, deux ans plus tard.

Les premiers gouverneurs anglais l'occupèrent et ce fut là que, pendant l'invasion américaine, en 1776, l'illustre Franklin lança la proclamation par laquelle il appelait les Canadiens aux armes pour secouer le joug de l'Angleterre.

Nos pères répondirent par des coups de fusil.

En 1784, le château Ramesay fut réparé par M. de Saint-Léger qui l'habita pendant quelques années, puis les gouverneurs y revinrent de temps en temps.

Il devint le siège du gouvernement, de 1837 à 1849.

De 1849 à 1856, la Cour du Recorder et le bureau d'enregistrement y furent installés, et remplacés, alors jusqu'en 1868, par les bureaux du surintendant de l'Instruction publique.

L'Ecole normale Jacques Cartier en prit ensuite possession pour céder la place plus tard à l'école de médecine de l'Université Laval.

En dernier, il était occupé par la Cour des Magistrats, abolie il y a quelques mois.

Cet édifice n'a rien de remarquable par lui-même, mais ses caves sont admirablement construites.

On a, dit-on, l'intention d'y installer une bibliothèque ou un musée. Tant mieux ! Musée ou bibliothèque, qu'importe ! le grand point est d'avoir conservé le château Ramesay.

* * La vieillesse, sous quelque forme qu'elle se montre, est toujours respectable, et ce dut être un spectacle émouvant que de voir célébrer dernièrement, à Saint-Norbert, de Berthier, les noces de deux vieillards, M. et Mme Coulombe.

Ces deux époux sont unis depuis 1823.

Soixante-dix ans de ménage !

Ils avaient célébré leurs noces d'argent, puis d'or, de diamant et les voici rendus au terme extrême.

O Philémon, ô Baucis ! vous n'êtes donc point des êtres enfantés par la folle imagination du poète !

Philémon, le père Coulombe, est un peu cassé —

il est bien permis, à son âge, d'avoir les reins fatigués — il ne voit plus guère et la mémoire n'est pas bien forte.

Baucis a encore bon pied, bon œil et se souvient parfaitement de sa première communion, elle a connu bien des gens et c'est à elle que l'on s'adresse quand on veut avoir des renseignements sur de grands parents, disparus depuis longtemps.

On lui parlait dernièrement de la guerre de 1812 et on lui demandait si elle se rappelait cette époque.

La bonne vieille hocha la tête en disant qu'elle avait bien souvenance qu'au temps de sa prime jeunesse, on avait parlé de guerre ; que tous les jeunes gens en état de porter les armes étaient partis en disant qu'ils allaient se battre, « mais, ajouta-t-elle, en souriant finement, comme ils sont tous revenus sans blessures, je crois bien qu'ils étaient partis tout simplement pour s'amuser. »

Cette réflexion me rappelle un souvenir personnel.

Pendant la guerre de 1870, ma mère allait souvent voir ma grand-mère, très vieille alors, et lui parlait de nous, de ses quatre fils qui pouvaient être tués d'un jour à l'autre, mais notre mère grand n'en croyait pas un mot, pas plus qu'à la guerre, alors qu'on devait se battre à cinq lieues de la ville qu'elle habitait.

— Tout cela, vois tu, ma fille, ce sont des histoires de jeunes gens ; tes enfants te racontent tout ce qu'ils veulent... Et puis, la guerre, ce ne doit pas être grand chose ; moi, j'ai vu la Révolution, je me souviens bien de Robespierre, de Lebon, etc., voilà qui était une triste époque !

Bref, la guerre, pour elle, n'était rien ou à peu près.

Pauvre vieille, qui devait mourir quelques années plus tard, elle s'en est allée heureuse, car elle n'a pu comprendre quelle blessure reçut la Patrie quand on lui enleva l'Alsace et la Lorraine.

* * Le souvenir de la France n'est pas encore éteint dans le cœur des enfants lorrains et alsaciens, quoi qu'aient pu faire Guillaume le vieux et le jeune Guillaume.

Jugez en par ce petit fait divers que je viens de lire et qui m'a profondément impressionné. Je le copie :

« C'est celui d'un petit garçon de treize ans environ, portant la tunique de lycéen, et que, l'autre jour, on remarqua dans les rues de Nancy. Ses allures étaient singulières ; il semblait errer ça et là sans but ; personne ne le connaissait ; il n'allait nulle part. On l'arrêta, on le conduisit au bureau du commissaire de police, on l'interrogea.

« Un peu effrayé, inquiet vaguement, il répond néanmoins. Il donne le nom de son père, qui habite Metz. Metz ? On s'étonne.

« — Avez-vous des parents, des amis à Nancy ?

« — Non.

« — N'étiez-vous pas accompagné par quelques personnes de votre famille ?

« — Non.

« — Vous êtes venu de Metz à Nancy tout seul ?

« — Oui.

« On est profondément intrigué. On presse l'enfant de questions.

« Il hésite, a honte, rougit ; car c'est une des bizarreries de notre nation civilisée que nous n'osons confesser les sentiments qui nous honorent le plus, et que bien peu d'entre nous, légitimement émus, ont le courage de pleurer en public. C'est bête, mais c'est comme ça.

« A la fin, cependant, le jeune garçon laissa échapper l'aveu :

« Il est venu à Nancy pour voir des soldats français !

« A peine est-il nécessaire de dire comment l'aventure s'est terminée. Prévenu par dépêche, le père est accouru ! on lui a rendu son fils.

« Mais que dites-vous de ce petit patriote en herbe ? »

* * Ce que nous en dirons, c'est que ce jeune garçon sera Français dans quelques années, que la grande guerre de revanche nous ait rendu nos pro-

vinces ou qu'il s'engage un jour dans l'armée du drapeau tricolore.

Car ce petit ne s'est pas échappé ainsi pour voir seulement des soldats, il est venu surtout voir comment il serait habillé un jour et dans quelle tenue il aurait l'honneur de se battre, de se faire tuer peut-être, pour la patrie de son cœur, sa véritable patrie.

*** Et comment ne pas être ému en lisant cette anecdote, quand l'air de l'Atlantique nous arrive tout imprégné et frémissant encore d'effluves patriotiques et des cris enthousiastes dont tout un peuple, le plus grand, le peuple français, vient de faire résonner l'Europe entière, pendant la visite de ses alliés, les Russes.

En lisant les comptes rendus des fêtes qui ont eu lieu à Toulon, Paris, Lyon, Marseilles, partout, on se demande si cela est vrai, si cela est possible.

Jamais peuple n'a montré autant d'union, je dirais même de communion d'idées, et ce dût être un spectacle aussi beau qu'étrange, que de voir à la grande soirée de l'opéra, la duchesse de Doudeauville et les femmes les plus réfractaires aux idées républicaines, se lever, emportées par l'enthousiasme qui les gagnait, pendant qu'on chantait la marseillaise et qu'on acclamait les marins du tsar.

*** Un des plus vieux typographes de Montreuil, le doyen sans doute, Joseph-Chrysologue Lagarde, vient de mourir.

Le père Lagarde, comme nous l'appelions tous, est resté pendant plus d'un demi-siècle, cinquante-deux ans, dans les ateliers de la *Minerve*.

Depuis 1841, Lagarde était là, chaque jour, devant sa casse, composant la prose de deux générations d'écrivains plus ou moins gais, spirituels ou non, qui se sont succédés sans qu'il songeât un seul instant à quitter la maison.

C'était un brave et honnête homme, aimé et respecté de tous et c'est avec peine que nous voyons disparaître en lui un des vétérans de la typographie.

Après avoir contribué, d'une manière involontaire, à la publication de tant de choses disparates, comme cela arrive dans toutes les imprimeries, il a dû emporter, en mourant, une triste idée de l'humanité.

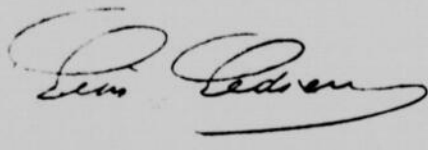
*** Entre beau-père sérieux et futur gendre amoureux :

—Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille aimée.

—Mais votre position vous permet-elle de subvenir aux besoins d'une famille

—Certes oui, monsieur !

—C'est que, voyez-vous, il serait bon d'y réfléchir, nous sommes dix, chez nous !!!



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le bazar de Saint-Joseph s'est terminé le 25 octobre et le bazar de Sainte-Cunégonde doit commencer le sept novembre prochain. On nous assure qu'il sera brillant et que la société la plus choisie s'y donnera rendez-vous.

Les élections des nouveaux officiers, composant le conseil du cercle Ville-Marie, a lieu le 3 novembre, vendredi, à huit heures du soir, dans les salles du cercle, 1717, rue Notre-Dame.

La lutte au scrutin pour le poste distingué de la présidence promet d'être palpitante. Quatre candidats en font les frais et en supporteront les coups : trois étudiants en droit, notre ami et col-

laborateur M. Georges-Avila Marsan, MM. Bazin et Wilson, et un journaliste, M. Laberge.

Paix au vainqueur !... et aux vaincus résignation.

ERRATUM — Par une erreur de mise en page, un paragraphe de la *Chronique artistique*, de la semaine dernière, a été transposé de manière à rendre tout à fait inintelligible l'idée du chroniqueur. En renvoyant le paragraphe commençant par : "Il s'en tire à merveille, etc.", à la fin de la chronique, le sens en sera plus facile à saisir.

Le Cercle Molière a donné, le 16 octobre dernier, une très jolie représentation du drame *Michel Strogoff*, dans ses salles à Sainte-Cunégonde. L'ensemble était remarquablement bon et l'auditoire était enchanté. D'ailleurs, ce cercle, qui a su conquérir les sympathies du public, tenait à conserver sa réputation enviable. M. J.-N. Marcell s'est rendu inimitable dans le rôle de Blount, et M. J.-B. Tremblay a fait un excellent Jolivet. L'amatour bien connu, M. J.-P. Vébert, a rendu avec un talent habituel le rôle de Michel Strogoff.

Satisfaite de la recette, la société Saint-Vincent de Paul a donné aux membres du cercle une charmante fête aux huitres, le 26 octobre, au soir.

J. St.-E.

LA FÊTE DES MORTS

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant les nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

Ces beaux vers de Crémazie nous revenaient à la mémoire le jour de la fête des morts, de cette fête austère, où l'âme, pleine de douloureux souvenirs, vient épancher ses tristesses sur les tombes aimées, pieusement décorées de fleurs que le vent de l'hiver et le froid de l'oubli auront hélas ! bientôt fanées.

Bien malheureux celui qui n'a pas un ami, un parent sur le marbre funéraire duquel il puisse en ce jour verser une larme, car ces larmes ont une douceur bien puissante. Elle sont pour l'âme une douce et sainte rosée. Celui-ci est un déshérité bien digne de pitié ; pour lui la solitude est plus triste et plus amère.

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris, de quiconque a des pleurs.
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même.
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs.

dit l'immortel Lamartine dans son hymne des morts.

En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau.

Pensée profonde, et que l'on comprend bien à cet anniversaire de deuil. Aussi la fête des morts, chez les catholiques, revêt un caractère de piété qui survit même à l'affaiblissement des idées religieuses.

En France, la visite aux tombes est fidèlement observée : elle s'accomplit avec gravité et recueillement. Dans les campagnes où la foi est restée vive et entière, cette fête est vraiment touchante. Les cimetières sont parés avec soin et sur la fosse la plus humble, à côté de la modeste croix de bois, quelques fleurs sont religieusement placées en l'honneur du mort regretté. Dans la grande cité parisienne, qui, trop souvent, semble se plaire à mériter le nom de Babylone moderne, on compte par milliers les visiteurs qui s'a hémment, le jour de la Toussaint et le lendemain, vers le champ des morts et viennent porter un pieux souvenir aux "envoies" de la terre—expression voulue ou non, quoi que puisse dire l'athée,—d'une croyance à une autre vie.

La religion catholique, qui, comme l'a si bien montré Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*,

s'harmonie si complètement aux sentiments intimes du cœur humain, en les épurant, a voulu perpétuer le souvenir des morts, et a créé une fête spéciale en leur honneur.

Dans ce jour, non-seulement elle demande de prier pour les amis nouvellement perdus, mais elle veut que la prière soit plus générale et elle nous invite à "célébrer les funérailles de la famille entière d'Adam. Il n'y a que la religion qui soit vraiment capable d'élargir ainsi le cœur de l'homme pour qu'il puisse contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude des morts qu'il a à pleurer."

Cette fête apporte avec elle un grand enseignement. Elle nous rappelle l'égalité "formidable" de tout être humain devant la mort, qui met tout au niveau, et ouvre l'ère des justices, des peines et des récompenses. Elle fait réfléchir aussi bien le puissant du jour auquel elle laisse apercevoir le néant des biens de ce monde, que le malheureux déshérité auquel elle apparaît comme l'aurore d'un beau jour ; elle réveille dans l'âme les idées de la confiance en sa miséricorde ; elle nous apprend enfin à prier pour ceux qui attendent l'heure de la délivrance.

Aussi, dirons-nous encore avec le poète canadien déjà cité :

Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

OPERA FRANÇAIS

Chez Nicolet, la devise était : de plus fort en plus fort. Celle de la direction de l'Opéra français est : de mieux en mieux : après *Durand et Durand*, la jolie comédie de Valabregue et Ordonneau, qui a tenu l'affiche trois jours avec les *Brebis de Panurge* comme lever de rideau, on nous a donné le *Petit Duc*, à la grande satisfaction du public mont-realais qui paraît préférer l'opérette à la comédie.

La représentation de jeudi a été un véritable succès pour tout le monde : Melle de Goyon, très crâne sous le costume de colonel Louis XIV, a enlevé avec beaucoup d'entrain le rôle du Petit Duc, on lui a fait bisser les couplets "J'ai cassé ma douzaine d'œufs," et les applaudissements ne lui ont pas fait faute ; Mme Hosdez a plu dans le rôle de l'abbesse et a dû également bisser "la Leçon de Chant." M. Bisson est un amusant *Frimoussé*. Loin de forcer le rôle, il l'atténue, en passant quelques plaisanteries un peu risquées ; les chœurs sont bons ; fort jolis, les costumes ; le menuet était bien réglé, ce qui n'est pas facile sans maître de ballet.

On a reproché à la direction de surmener le personnel ; en tout cas, la *Petite Marie* a été donnée beaucoup mieux que la *Fille du Tambour Major*, et le *Petit Duc* en progrès. Comme la fin justifie les moyens, nous félicitons M. Sallard de ses efforts et l'engageons à continuer dans cette voie qui est celle du succès.

L'affluence du public a été telle que la direction a pris le parti de continuer, pendant les trois premiers jours de la semaine prochaine, la représentation du *Petit Duc*.

STRAPONTIN.

SUR LE SAINT-MAURICE

(Voir gravures)

Au cours d'un voyage fait sur le Saint-Maurice, en juillet dernier, par les membres du conventum de la classe de rhétorique (année 1880-81) du séminaire des Trois Rivières, M. l'abbé A. Moreau professeur de philosophie au dit séminaire, amateur-photographe distingué, a pris une série de vues que nous sommes heureux de pouvoir faire admirer à nos lecteurs.

Les distractions du monde n'ont jamais guéri une douleur ; tous ceux qui ont souffert, connaissent la tristesse des lendemains de fête.—Mme VALYÈRE.



LE RÉCIT DE LA GRAND-MÈRE

—Il était une fois....
 —Oh ! oui ! grand-mère, racontez-nous une histoire.
 —Et quelle histoire, mes enfants, voulez-vous que je vous raconte ?
 —Le *Petit Poucet*, grand-mère, ou le *Petit Chaperon Rouge*. C'est si beau.
 —Hélas ! mes chers petits, je ne sais pas un seul conte de fées, et je vous dirai même (mais tout bas, tout bas) que je ne les aime guère, que je ne les aime pas.
 —Oh ! grand-mère !
 —Non, mes enfants, et j'estime qu'ils ne sont pas faits pour vous. Toi, Pierre, tu seras laboureur comme ton brave homme de père ; toi, Jeanne, tu mènes les vaches aux champs et les mèneras toute ta vie, comme ta brave femme de mère, qui est ma fille et que j'aime tant.
 —Mais alors, grand-mère ?
 —Alors, j'aime mieux vous raconter des histoires vraies. Asseyez-vous près de moi et écoutez bien. Je vais vous raconter (pour Pierre surtout) l'histoire de saint Isidore le laboureur, qui vit, un jour, les anges l'aider dans son travail et conduire sa charrue ; je vais vous raconter (pour Jeanne, celle-là) l'histoire de cette petite bergère qui s'appelait Germaine Cousin, et au pèlerinage de laquelle j'ai été, l'an dernier.
 —Vous allez voir. Je commence.

* *

.... Laissons la grand-mère commencer son récit, qui va bientôt charmer le cher petit auditoire, qui va le captiver et le ravir, et tirons, pour notre profit, quelque enseignement de ce qu'elle vient de dire à ces enfants.

Pourquoi nous obstiner, dans l'éducation de nos fils et de nos filles, à nourrir ces belles petites âmes de chimères ? Alors que nous avons sous la main

toute l'histoire de l'Eglise, toute l'histoire de la France et du Canada français, pourquoi leur faire uniquement subir le *Chat botté* et *Barbe-Bleu* ?

Est-ce que nos Anges ne valent pas les fées ? Est-ce que nos saints ne sont pas plus vivants et plus beaux que les enchanteurs ? Est-ce que ces héros chrétiens ne nous donnent pas surtout des leçons plus pratiques ?

Vous avez raison, grand-mère, de narrer à ces petits saint Isidore et sainte Germaine. Nous vous promettons de faire comme vous. Et, remarquez-le bien, grand-mère, c'est un grand-père qui vous en fait le serment.—L. G.

LES ÉTOILES

A mes chers disparus

Dans la claire beauté des nuits béatifiques
 Les étoiles, lotus du céleste lac bleu,
 Ont dans leurs grands yeux purs des baisers sérapiques
 Et des sourires d'ange à leurs lèvres de feu.

Certaines, semant l'or de leurs clartés mystiques,
 Scintillent brillamment aux portes du saint lieu ;
 D'autres, dont les rayons sont plus mélancoliques
 Semblent mettre à nos fronts les caresses de Dieu.

Aussi, lorsque du ciel je contemple les voûtes,
 Ce sont celles que j'aime à revoir entre toutes,
 Car d'un vide éternel portant l'éternel deuil,

Je crois—suprême espoir, ne serais-tu qu'un leure ?—
 Que ces pâles soleils, attendrissant mon oeil,
 Sont les regards tremblants des âmes que je pleure !

Frédéric Lévry

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première partie.—II. Poésie dramatique

(Suite)



CORNEILLE—Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. Après des études soignées, il se livra au droit qu'il pratiqua avec succès. Une aventure galante lui donna l'idée de sa première pièce, *Mélite*, qui fit concevoir de grandes espérances. Rotrou l'accabla d'éloges et contribua

puissamment à la popularité et à la gloire de Corneille. En 1636, le *Cid* parut et produisit une véritable révolution dans la tragédie de ce temps. Jusque-là les pièces étaient sans ordre, pleines de mots baroques et grossiers. Corneille combattit le mauvais goût de son siècle et par le *Cid* dont il emprunta le sujet chez les Espagnols changea complètement la scène française et la rendit convenable, polie et vraisemblable. Le succès du *Cid* fut énorme, et par suite suscita à son auteur un grand nombre de jaloux.

Après cette tragédie qui révéla le génie de Corneille, parurent *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *La mort de Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Nicomède*, *Adipe*, *Sertorius*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*, *Suréna*, une comédie excellente, le *Menteur* des *Mélanges littéraires* et une traduction en vers de l'imitation de Jésus-Christ.

Les dernières pièces de Corneille, malgré des scènes grandioses, offrent des imperfections nombreuses. *Rodogune* et *Polyeucte* sont des chefs-d'œuvre ; le second montre que l'histoire des martyrs chrétiens peut servir à faire concevoir des idées sublimes ; le premier est un tableau des plus saisissants des passions humaines.

Corneille mourut en 1684, pauvre et peu résigné. Dangeau écrivit alors simplement dans son journal : "Aujourd'hui, le bonhomme Corneille est mort."

Ce grand poète tragique est le Sophocle du XVII^e siècle. Sa pensée est majestueuse et sublime ; son expression noble et juste ; ses caractères tranchés et fiers, son vers éloquent et riche. Il étonne, maîtrise et subjugue son auditeur ; il a la grandeur innée chez lui.

"Quand il arriva sur le théâtre, a dit Racine, aucune connaissance des véritables beautés de la scène n'existait. Quel désordre ! quelle irrégularité ! Les auteurs étaient aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart étaient extravagants et dénués de vraisemblance."

Corneille s'est formé conséquemment seul, et en cela son mérite surpasse celui de Racine, qui arriva plusieurs années après.

"Corneille, dit La Bruyère, ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ! Il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissent pas espérer qu'il dut ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut.... Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens et enfin de ses dénouements, car il ne s'est pas toujours assujéti au goût des grecs, et à leur grande simplicité ; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein, entre un si grand nombre de poèmes qu'il a comparés."

Première partie — III. Poésie didactique

Le rôle du poète didactique est de montrer le ridicule et la fatuité de certains écrivains et d'encourager les louables efforts par une critique juste, impartiale et saine. Dans ce siècle de Louis XIV, où la fièvre d'écrire s'emparait de tout esprit quelque peu instruit, et où chaque jour naissaient, à côté d'œuvres géniales, des élucubrations étonnantes, il fallait nécessairement des législateurs, des hommes d'un jugement sûr, capables de discerner sans effort le vrai du faux, le beau du laid, le bon du mauvais.

Un seul poète, Nicolas Boileau-Despréaux, osa continuer l'œuvre difficile d'Horace, et il a si bien réussi dans ce genre que personne, dans la littérature française, n'a pu le surpasser ni même l'égal.



BOILEAU.—Nicolas Boileau-Despréaux vit le jour au village Crosne, auprès de Paris, en 1636. Pour le distinguer de ses frères on l'appela Despréaux, d'après un petit pré qui appartenait à son père, greffier du Palais.

Après avoir fait une partie de ses études au collège de Beauvais, Nicolas se livra

à l'étude du droit. Mais comme son astre, en naissant l'avait formé poète, il abandonna bientôt la chicane pour le culte de la poésie.

Boileau, dans sa jeunesse, ne faisait pas pressentir ce qu'il serait plus tard. Il était d'un caractère timide et fuyait le plaisir et la société. Son père disait de lui : « Colin n'a pas d'esprit, il ne dira du mal de personne. »

Il lut ses premiers essais de poésies à l'hôtel de Rambouillet, où trônait Chapelain et Colin, et ses vers eurent le malheur de déplaire à ces tout-puissants de la littérature de ce temps. Cette circonstance fit voir à Boileau quelle mission difficile il avait à remplir, et c'est alors qu'il commença la publication de ses *Satires*. Dans ces dernières pièces, écrites d'un style vigoureux et plein de verve, l'auteur s'attaqua à tous ceux qui devaient leur renommée à des œuvres futiles ou médiocres ; Chapelain lui-même, qui tenait en mains alors le sceptre de la littérature, n'échappa point à sa critique mordante et pleine de finesse. Ces *Satires* attirèrent à Boileau un nombre considérable d'ennemis, qui déchainèrent contre ce réformateur force pamphlets plus ou moins violents.

Les *Épîtres* qui sont d'excellents modèles de l'art d'écrire, l'*Art poétique*, où il imita si heureusement Horace, et le *Lutrin*, poème héroïque-comique, dont le sujet a été inspiré par une querelle de sacristie, suivirent successivement les *Satires*. Il a aussi écrit en prose, *Une traduction du traité sur le sublime par Longin avec des Réflexions sur Longin*.

De 1706 à 1711, date de sa mort, Boileau, accablé d'infirmités nombreuses, traîna une existence pleine de tristesse.

Dans ses derniers moments, l'auteur de l'*Art poétique* disait : « C'est une grande consolation pour un poète qui va mourir de n'avoir jamais offensé les mœurs. » Ces paroles peignent l'homme tout entier. Le Perrier lui fit ce quatrain :

Au joug de la raison, asservissant la rime,
Et même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi, Perse, Horace et Juvénal.

Il n'entra à l'Académie française qu'à l'âge de quarante-sept ans.

Une grande amitié l'unissait à l'auteur d'*Athalie* ; celui-ci, quand ses ennemis devenaient trop nombreux, recourait à Boileau qui, par une satire acerbe, les dispersait aussitôt et lui assurait un succès certain.

Notre poète satirique était généreux de sa nature. On raconte que Patru, ruiné, se vit forcé de mettre en vente sa bibliothèque. Boileau, touché cette infortune, l'achète pour deux fois le prix

qu'elle valait, et en fait cadeau à son ancien propriétaire. Une autre fois, il apprend que Corneille âgé et malade, se trouve, par la mort de Colbert, dépourvu de sa pension. Il court chez le roi, et lui offre de se démettre de la sienne en faveur de l'auteur du *Cid*. Louis XIV fit alors porter par un des parents de Boileau deux cents louis chez Corneille.

Dans tous ses ouvrages, Boileau se fait remarquer par une sûreté merveilleuse de jugement, un goût qui ne se trompe point, une facilité étonnante, un esprit plein de finesse et une causticité parfois cruelle. Mais, malgré toutes ces qualités, il n'a pas cette chaleur de style, cette sublimité des pensées, cette délicatesse des sentiments et cette ivresse toute divine qui caractérise le véritable poète. Cependant, plus que tout autre, il purifia la langue française des expressions vicieuses qui s'y rencontraient encore, donna les règles véritables de la tragédie et devint ainsi le législateur de notre littérature.

Cependant, Boileau possède quelques défauts. Son culte de l'antiquité est exagéré, son dédain des scènes mystiques du christianisme injuste, et ses attaques contre des écrivains obscurs trop violentes. Quinault, qu'il persécuta avec opiniâtreté, a eu heureusement de la postérité un jugement plus favorable.

Ses *Épîtres* et son *Lutrin* ont un grand mérite littéraire. La dernière scène est un vrai chef-d'œuvre du genre burlesque.

« Le culte du bon sens, dit Vapereau, la souveraineté de la raison en matière de goût, qui fait le fond de sa doctrine, a paru le trait qui unit Boileau à la grande école des penseurs et des écrivains du XVII^e siècle. Il a transporté la pensée de Descartes dans la poésie. Il entreprend d'y faire régner, comme dans la philosophie elle-même, l'esprit d'ordre, de régularité, de suite, de discipline. Il règle la littérature, comme Louis XIV la société. »

Pierre Bédard

DEUX ANGES



DANS l'air, plein de tristesse, traînait comme une plainte l'adoulente sonnerie des morts. C'était le 2 novembre, par une brumeuse matinée. L'office funèbre venait de s'achever. Pareils à des gémissements, les derniers accords de l'orgue frappaient la voûte sonore du temple ; des nuages bleus d'encens se dissipaient dans le chœur assombri, et, un à un, s'éteignaient les cierges à la flamme vacillante qui entouraient le catafalque....

Bientôt la procession en deuil commença au cimetière.... On vit s'avancer des vieillards vénérables à la chevelure neigeuse, des femmes en pleurs tenant des enfants par la main. Silencieux, recueillis en foulant l'herbe humide, pieusement ils venaient s'agenouiller sur les tombes aimées des chers disparus ! Oh ! oui, des morts c'était vraiment la fête : toutes les lèvres disaient leurs louanges, toutes les mains leur offraient des fleurs de souvenir. Et seules leurs vertus restaient, évoquant la lointaine image des jours heureux trop tôt évanouis....

Cependant, le vent d'automne se lamentait aux fenêtres gothiques de l'église maintenant solitaire ; brutalement il secouait les vieux ifs éplorés, sur lesquels les arbres voisins laissaient tomber la pluie d'or de leurs feuilles jaunes.

Devant une petite croix coquettement enguirlandée, une jeune femme passionnément priait. Sa joue était pâle, son regard bleu noyé de larmes, et à ses mains jointes et tremblantes, brillait d'or de l'anneau nuptial. Auprès d'elle, agenouillé sur le bord de sa longue robe noire, un enfant au visage frais et rose roulait les grains d'un rosaire entre ses doigts fluets. Et tandis que l'enfant, avec l'in-

conscience de son âge, observait la danse mélancolique des feuilles mortes sur le marbre des tombes, la jeune femme absorbée, immobile, tenait ses yeux douloureusement attachés à cette croix modeste à laquelle elle avait laissé les lambeaux de son cœur.

Pourtant, peu à peu, les visiteurs des morts quittaient le cimetière, se retournant encore, comme pour envoyer aux parents, aux amis, un dernier adieu....

Seule, la jeune femme demeurait prosternée, et ses lèvres frémissantes priaient, priaient toujours ! C'était pour son enfant, prématurément enlevé à sa tendresse, après une lutte héroïque contre un mal impitoyable. Elle avait beaucoup pleuré, ce jour-là, revoyant les jouets délaissés, et tant de riens charmants transformés par son amour en pieuses reliques.... Elle avait beaucoup prié surtout, pour obtenir le courage et la résignation. Et à présent son âme, lassée de souffrir, avide d'espérance, s'élevait par degrés vers des régions sereines. Soudain, extasiée, elle crut entendre des battements d'ailes et d'aériennes harmonies, elle vit s'ouvrir le ciel, et des anges aux radieux visages apparurent dans une éblouissante clarté. Au milieu d'eux se tenait un enfant au sourire ineffable.... La jeune femme le reconnut, à travers le voile sombre de ses larmes, et dans un élan d'amour souhaita mourir....

Mais à ce moment, une main légère toucha doucement son épaule, et une voix caressante murmura à son oreille :

—Mère, mère, qu'as-tu donc ?....

La mère se retourna, et son cœur suivant encore l'enlèvement de son rêve :

—Je l'ai vu !.... Je l'ai vu !.... dit-elle.

—Qui ? Mon frère ?....

—Oui.... Ah ! si Dieu pouvait me rappeler à lui !....

—Et moi, mère ?.... fit l'enfant avec effroi, les larmes aux yeux.

La mère le contempla, profondément émue : l'ange de la terre était égal à l'ange du ciel !....

Alors, pressant avec passion l'enfant vivant contre son cœur, elle se reprit à chérir la vie....

JOSÉ DE COPPIN.

AMOUR DE LA PATRIE ET DES ENFANTS

Parmi la multitude et la variété des choses de notre vie présente, que la nature a rendues douces et chères aux hommes, il n'en est point qui excitent une plus vive tendresse que l'amour de la patrie et de ses enfants. Cela se comprend aisément : tous les autres biens, tous les autres plaisirs tant désirés finissent aussitôt que la vie ; la patrie et les enfants nous passionnent même pour le temps où nous ne serons plus.

Un désir presque prophétique des siècles futurs, qu'on ne peut qu'imparfaitement expliquer, quoiqu'il existe certainement dans nos âmes, nous pousse à souhaiter la perpétuité de notre gloire, le plus grand bonheur de notre pays, et la félicité constante de nos descendants. Cet ardent amour de la patrie et des enfants après la mort a plus de force selon que l'esprit est plus grand et l'âme plus élevée.—PALMIERI.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Utilisation des écorces d'orange.—Séchée à plusieurs reprises dans un fourneau jusqu'à ce que toute trace d'humidité soit complètement disparue, l'écorce d'orange devient très inflammable. Elle peut parfaitement servir pour allumer le feu et le raviver quand il s'éteint. L'écorce d'orange bien sèche peut se conserver pendant longtemps, si elle a été emmagasinée à l'abri de l'humidité. Elle dégage, en brûlant, une odeur aromatique des plus agréables.

Si ce conseil était généralement appliqué, on ne trouverait plus d'écorces disséminées ça et là, dans les rues, sur les trottoirs, où elles constituent un danger permanent pour les promeneurs.

LES RUSSES EN FRANCE



CAPITAINE LAVROF
Commandant le croiseur
Amiral-Nakhimof.



CAPITAINE LOUTCHINSKY commandant *Le Tseret.*



CAPITAINE DYCKER
Commandant du cuirassé
Empereur-Nicolas I^{er}



AMIRAL AVELLAN.



CAPITAINE KRIEGER.
Commandant du croiseur de 1^{re} classe
Rynda



LE POPE ABEL, aumônier de l'escadre.

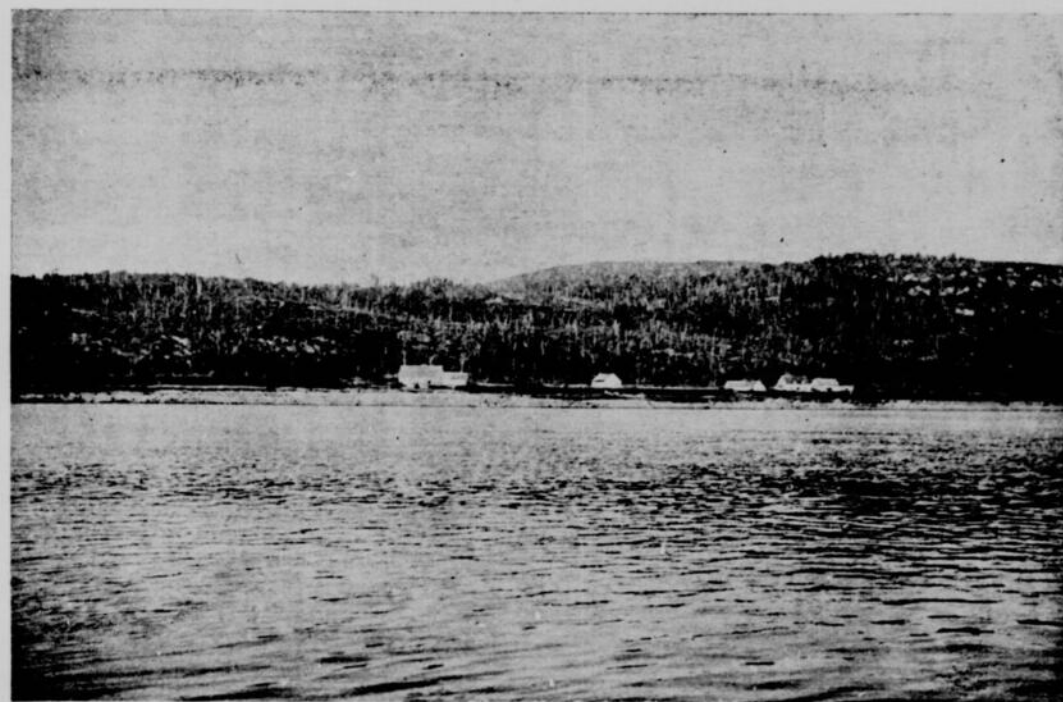


CAPITAINE TCHOURKINE
Commandant du croiseur de 1^{re} classe
Souvenir d'Azou.

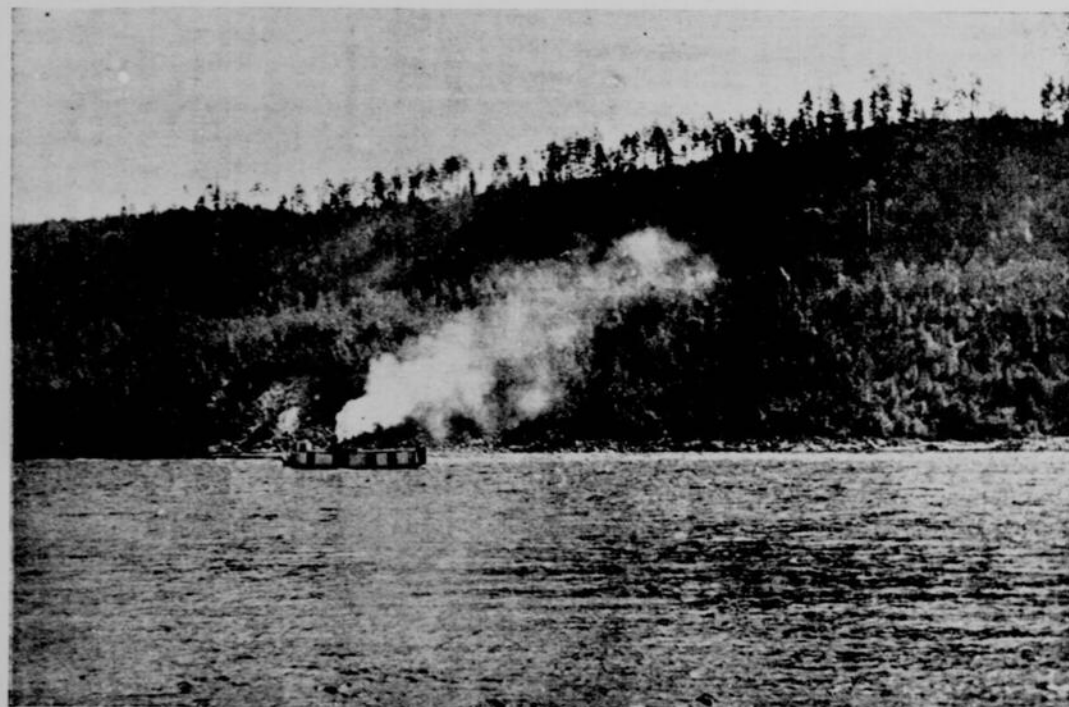
L'AMIRAL AVELAN ET SON ÉTAT-MAJOR



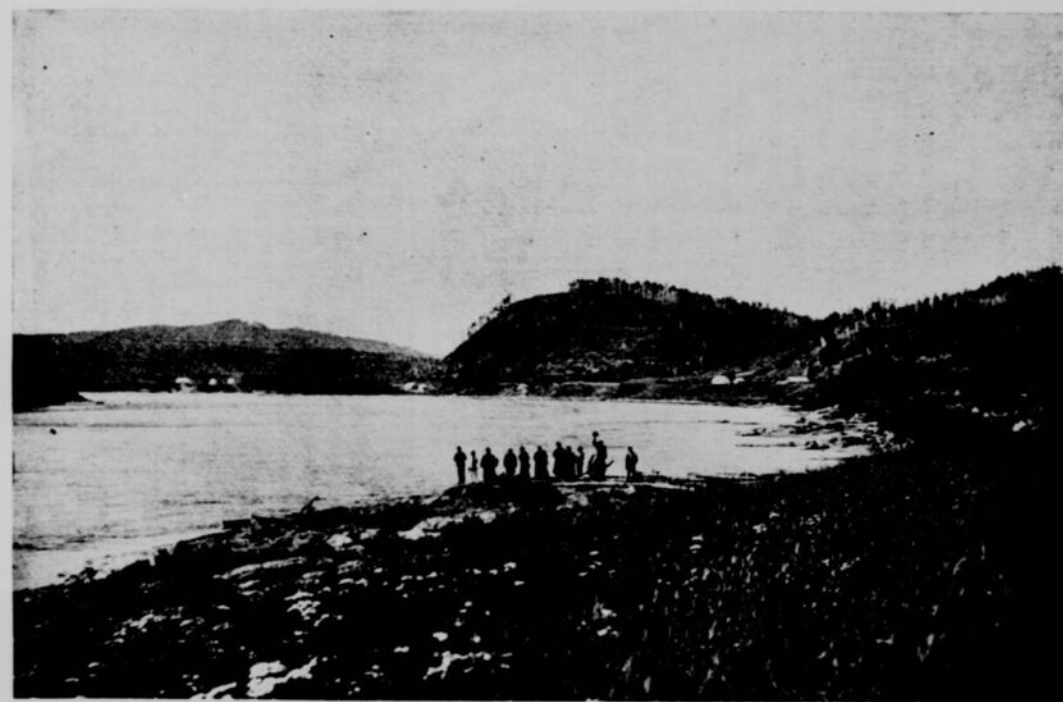
PRESBYTÈRE DES PILES



CHAPELLE DE LA GRAND' ANSE



RAPIDE DE LA MANIGONCE



ENTRÉE DE LA MÉKINAC

A TRAVERS LE CANADA. — LE LONG DU SAINT-MAURICE

Photo. de M. l'abbé A. Moreau

L'HOMME

Sur un trône élevé dans sa gloire paternelle,
Pour son pays armé, combattant vaillamment,
Au milieu des soucis à vaincre sur la terre,
Cherchant à défier le sort si peu clément ;

Entre les sombres murs d'un pieux monastère,
Aux degrés de l'autel qu'il gravit saintement,
Au sein de sa famille aimable et tendre père,
Ou courbé sur le sol qu'il sillonne gaiement,

L'homme partout impose, et par tant de noblesse,
De force, de grandeur, d'amour et de sagesse,
Devient le digne objet de l'admiration.

Mais où l'homme à mes yeux paraît plus grand encore,
C'est bien lorsque c'est roi de la création
S'abaisse au tribunal du bon Dieu qu'il adore !

Augustin Lellis.



FRÈRE PAILLASSE

(Suite)



L avançait lentement, écrasé par le poids de ses souffrances physiques et morales et fixant l'horizon avec effroi. Plus la moindre habitation devant lui, il marchait maintenant sur la grande route, en rase campagne.

Où allait-il, le pauvre ? où portait-il ses pas égarés et sans but ? hélas ! il n'en savait rien lui-même. Toute la contrée le connaissait et on l'avait pourchassé de partout. Aller ailleurs, explorer d'autres parages, ne serait-ce pas s'exposer aux mêmes misères, aux mêmes épreuves, heurter les mêmes préventions ?

Jusqu'à ce jour, cependant, il avait nourri l'espoir que quelque chrétien éclairé, méprisant les préjugés, finirait par lui accorder la faveur de vivre chez lui en travaillant. Mais en cette nuit, en proie aux douloureuses pensées qui venaient brusquement de fondre sur son esprit, il n'espérait plus rien. Il avait vécu en païen, loin du ciel ; il était maudit et n'avait plus qu'à mourir ; trop heureux si Dieu, dans son extrême miséricorde, daignait lui pardonner en considération des terribles souffrances qu'il venait de traverser, trois mois durant.

Il aperçut une forêt au lointain, à travers les ténèbres livides, éclairée par un quartier de lune ; dès lors son parti fut vite pris.

Dans cette forêt, relativement hospitalière, il chercherait des feuilles, de la fougère et s'en ferait une couche un peu moins froide que la neige, puis, s'étendant sur ce misérable grabat peut-être encore trop doux, trop moelleux pour un pécheur comme lui, pensait-il, il attendrait là, tout en implorant de Dieu le pardon de ses fautes, que la mort vienne le délivrer de sa vie inutile et désormais sans espoir.

Cette sombre pensée de mourir bientôt seul, dans le silence et à l'ombre des bois, loin des humains et près des loups, dont le hurlement s'entendait au loin, cette lugubre pensée, disons-nous, inspirait une joie âpre à ce pauvre jeune homme et le rendait presque heureux. Sous l'empire de cette idée fébrile, l'infortuné Paillasse trouvait le courage de doubler son pas, jusque là languissant. Il bénissait maintenant l'humanité de lui avoir procuré, en le dédaignant, en le repoussant, l'heureuse occurrence de ramener sa pensée à Dieu.

Paillasse avait déjà franchi plus de six milles, le bois se rapprochait. " Dans une demi-heure, j'y serai, se disait Paillasse, et alors... merci, mon Dieu ! " ajouta-t-il, en regardant le ciel, exprimant par ce seul mot le calme et la résignation qui remplissaient son âme.

Il avait faim et froid, la fièvre le consumaient mais de nouveau, il n'en avait plus conscience, soutenu par cette vie factice qu'allumait en lui l'espoir de quitter cette triste existence pour un monde meilleur.

De temps à autre, il jetait les yeux à l'horizon que limitait le bois vers lequel il se dirigeait, ne voyant rien autre chose.

Enfin, la forêt se dessina nettement ; Paillasse souriait déjà devant la sinistre retraite qui semblait étendre ses branches pour le saisir ; il allait l'atteindre, quand, soudain, une cloche rompit joyeusement le lugubre silence de cette nuit d'hiver.

Le jeune homme, comme arraché brusquement d'un rêve, fit un soubresaut et s'arrêta net : il lui sembla que cette cloche était un bronze mystérieux qui sonnait son glas funèbre. Cette sonnerie n'était pourtant pas une hallucination : c'était la cloche d'un couvent de trappistes, voisin de la forêt.

Il était minuit et la cloche tintait l'office que ces religieux récitent au milieu de la nuit. Paillasse s'orienta au son de cette cloche et aperçut sur la droite, à une centaine de verges, un fanal surmontant une porte cochère.

Il reconnut le couvent et s'y dirigea, se disant que peut-être Dieu lui avait ménagé là l'hospitalité afin de l'arracher à la mort.

Il n'avancait cependant qu'avec une certaine crainte, n'ayant pas encore expérimenté l'accueil réservé dans les maisons religieuses, aux gens de son acabit.

Il arriva à la porte du monastère : elle était fermée, naturellement, mais levant les yeux, Paillasse vit des mots en lettres d'or, flamboyant sous l'éclat du fanal : ne sachant pas lire, il ne put les déchiffrer, et il restait sur place, perplexe.

Un lourd marteau reposait sur la porte cochère mais Paillasse n'osait le soulever, quand le Frère tourier, qui avait perçu un bruit au dehors, ouvrit, discrètement le guichet grillé percé dans la porte et aperçut Paillasse, les yeux rivés sur les caractères mystérieux.

Alors, le Frère, devinant que le jeune homme ne parvenait pas à en saisir le sens, lui dit :

— L'inscription que vous voyez, se lit ainsi : " Cette porte s'ouvre devant tous, même devant le pécheur. " Donc, ajouta le religieux, qui que vous soyez, entrez, vous êtes le bienvenu, et ce disant, il ouvrit un des vantaux de la porte.

Paillasse, surpris, ne parut pas tout d'abord comprendre le religieux et joignant les mains, il lui d'une voix suppliante :

— Au nom du ciel, ayez pitié de moi, je meurs de froid et de faim. "

Alors le trappiste fit un pas en avant, le prit par la main et sans ajouter un mot, lui fit franchir la porte qui se referma aussitôt.

Toujours en le tenant par la main, le Frère tourier l'introduisit dans sa loge où flambait un bon feu. A la vue du feu qu'il ne connaissait pour ainsi dire plus depuis le commencement de l'hiver, Paillasse se crut en paradis : des larmes de reconnaissance jaillirent de ses yeux et il se jeta aux pieds du religieux en lui baisant les mains.

Celui-ci, avec cet instinct particulier aux personnes pieuses, devina une souffrance morale égale à la souffrance physique dans ce débris humain qui était devant lui et le relevant avec bonté, il le fit asseoir, en lui demandant à quelles circonstances il devait de le voir à ces heures à l'abbaye.

Paillasse lui raconta, en quelques mots, sa triste odyssée et, le récit fini, le religieux prononça cette sentence, en regardant le ciel :

— Seigneur ! que vos voies sont grandes et mystérieuses !

Puis, ramenant son regard vers le jeune homme, il ajouta :

— Mon cher frère, l'airain sacré de la cloche des trappistes fut votre Providence ; Dieu était con-

tent de votre sacrifice, et vous en a récompensé en vous dirigeant vers cette forêt qui, au lieu d'être votre tombeau, a été le phare de votre délivrance. Ainsi finit le serviteur qui a mis sa confiance dans le Seigneur ! Amen, termina le religieux, puis, faisant signe à Paillasse de l'attendre, il disparut.

Deux minutes après, il était de retour avec un plateau chargé d'un service complet : viande, vin, fruit et bon pain blanc, bien différent du grossier pain noir qu'on lui jetait en pâture depuis un trimestre et enfin, pour couronner le festin, le café et pousse-café, c'est-à-dire, une goutte d'eau-de-vie. Tel fut le repas qui fut servi à Paillasse qui n'en aurait pas cru ses yeux si son palais satisfait et son estomac bien restauré ne l'eussent convaincu qu'il ne rêvait pas.

Quelques-uns de nos lecteurs penseront peut-être que, certain jour, le règlement des Pères trappistes leur permet bonne chère, puisqu'ils peuvent ainsi, à un moment imprévu, servir un tel menu aux voyageurs. Non, les trappistes ne se nourrissent jamais aussi copieusement : l'ordre de la Trappe est un des plus austères. L'ordinaire de ces religieux se compose invariablement de soupe, légumes et pain, le tout arrosé d'eau comme boisson, mais ils tiennent toujours quelques bons mets à la disposition de leurs visiteurs ou des malheureux ; qu'on aille visiter la Trappe d'Oka, et on se convaincra de ce que nous avançons.

Pendant que le trappiste ne mange qu'une soupe maigre, c'est-à-dire à l'huile ou au beurre avec des légumes cuits à l'eau et du pain bis, le voyageur y sera reçu comme à l'hôtel, et, s'il se présente en visiteur, il y sera servi comme le fut le héros de notre récit, et les bons Pères ne lui demanderont pas un sou pour ce plantureux menu. Encore une fois, plusieurs de nos concitoyens ont expérimenté cette vérité à Oka.

Ainsi lesté, Paillasse, qui ne se souvenait pas d'avoir fait un tel balthazar, c'est-à-dire un tel gala, se sentit lourd, et de bonne chair, et de fatigue, et manifesta l'envie de dormir. Le Frère le conduisit à une chambre voisine de sa loge, où se trouvait un bon lit et lui dit de dormir jusqu'à ce qu'il fût bien reposé. Ne connaissant aucune formule de prières, il remercia Dieu à sa façon de lui avoir fait enfin rencontrer des amis, et se mit au lit ; il s'endormit incontinent, et comme il le dit lui-même plus tard, dans un bien-être inénarrable. Pauvre Paillasse, pareille repos et semblable lit ne s'était jamais encore, en effet, rencontrés ensemble dans le cours de sa vie aventureuse.

Il était neuf heures quand il se réveilla le lendemain. Il se leva, réconforté, bien que faible encore par suite de ses longues privations, et alla frapper à la porte du Frère tourier. Celui-ci s'enquit de la manière dont il avait passé la nuit et ce qu'il avait présentement l'intention de faire.

— Rester avec vous, bons Frères, si c'est possible, et travailler pour le couvent, répondit Paillasse.

— C'est bien, dit le religieux, je vais vous conduire au révérend Père abbé.

Le supérieur le reçut comme un fils et le l'accepta comme ouvrier du monastère.

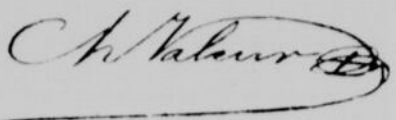
Après un repos de huit jours et plus, s'il l'eût voulu, Paillasse entra en fonctions. Il aida d'abord au travaux du dehors : jardinage, nettoyage, rangement. Sous le régime réconfortant qu'on lui faisait suivre, ses forces revinrent rapidement et avec elles, chose qu'il n'espérait plus, la science ayant déclaré ses facultés gymnastiques brisées à tout jamais, ses aptitudes pour les tréteaux revinrent comme par enchantement. Un mois après son entrée dans cette maison hospitalière, il était de nouveau dispos comme avant la chute fatale qui avait heureusement brisé, disait-il, sa carrière de funambule.

Ayant révélé ses dispositions physiques au Père abbé, le supérieur lui dit en souriant que les règlements de La Trappe ne comportaient pas de voltige, mais que, vu ses aptitudes, on l'emploierait de préférence aux travaux qui exigeaient de la vélocité et du sang-froid, tels que la réparation des toits du couvent, la cueillette des fruits sur les arbres élevés du verger, le dressage des chevaux provenant du haras du monastère, etc. Paillasse, qui désirait ces emplois, remercia avec bonheur de ce qu'on les lui accordât. Enfin, il allait travailler

utilement et pour un public qui ne serait pas ingrat.

Depuis son entrée au monastère, on faisait chaque jour à Paillasse un cours d'instruction religieuse : il fit des progrès rapides en catéchisme, mais en revanche il avait mille difficultés à apprendre ses prières. Néanmoins, au bout de six semaines, le trouvant suffisamment instruit, bien que ne connaissant pas bien les formules de prières indispensables, tels que *Pater, Credo*, et autres, on le baptisa et on lui donna le nom de Joseph. Comme Paillasse ne se connaissait pas d'autre appellatif que celui-là sous lequel on l'avait toujours désigné, on l'enregistra sur la matricule de la communauté sous le nom de Joseph Paillasse.

Le baptême de Paillasse fut le premier bonheur de sa vie, et dans sa joie il demanda avec insistance d'être reçu novice. On lui dit qu'il le serait aussitôt qu'il posséderait ses prières par cœur, mais qu'en attendant, pour le récompenser de sa bonne volonté, la communauté l'appellerait *frère*, et, selon son désir, *frère Paillasse*.



(La fin au prochain numéro)

L'ECHELLE DE SAINT JOSEPH

LÉGENDE

I



Un jour, c'était sans doute vers l'octave de la Toussaint, les saints habitants du ciel conversaient entre eux et s'entretenaient de choses et d'autres.

— Ne remarquez-vous pas, fit l'un, que depuis quelque temps, il circule dans notre glorieuse cité certains individus à la mine étrange pour ne pas dire suspect ?

— En effet, répartit un autre saint, et ces nouveaux venus, que personne de nous n'a connus comme clients, ont vraiment des allures bien communes pour ce séjour de gloire et de sainteté.

Chacun émettait ainsi son avis, uniquement préoccupé de l'honneur de la céleste patrie et du royaume de Dieu ; car au ciel, tout sentiment de jalousie et d'envie est à jamais banni. Il fallait prendre un parti. On résolut d'envoyer des députés à saint Pierre, pour lui demander des explications sur l'admission en paradis de ces personnages qu'une mines négligée et des manières communes semblaient devoir en exclure encore pour un temps.

Les envoyés trouvèrent saint Pierre fort occupé. Il pesait, mesurait, comptait les mérites d'une foule de postulants. Il en arrivait de toutes les contrées de la terre, car c'était l'époque d'un grand jubilé. Saint Pierre était en train de prouver à un malheureux buveur qui cherchait à pénétrer au ciel, qu'il avait besoin d'être purifié quelque temps en purgatoire ; l'homme suppliait, saint Pierre insistait, quand saint Adrien vint lui frapper familièrement sur l'épaule :

— Saint Pierre, portier du ciel ! lui dit-il.

— Laissez-moi, répliqua saint Pierre, vous voyez que je n'ai pas un instant à moi.

— De grâce ! reprit saint Adrien, fermez donc la porte à cet ivrogne, et veuillez nous écouter. Pleins de respect pour vos augustes fonctions, nous venons précisément vous demander comment, depuis un certain temps, vous vous relâchez ainsi de vos justes rigueurs, et admettez au ciel des malotrus de la trempe de celui-ci. Le nombre de ces drôles ne devient que trop grande parmi nous.

— Eh quoi ! reprit vivement saint Pierre, je garde et je veille nuit et jour ; je ne me donne ni paix ni trêve pour viser chaque passeport, et pour sonder tous les cœurs. Je puis dire que jamais rien

d'impur n'a passé par cette porte, depuis le jour où le divin Maître m'a confié la clef ; car nul ne passe sans voir ici ses actions, ses paroles et ses pensées scrupuleusement pesées. Et c'est à moi que vous adressez ces reproches de négligence et de faiblesse.

— Pardon, Pierre, dit saint Marc, ne vous troublez pas, je vous prie, mais bien plutôt, jetez les yeux sur le gars qui va là. Vit-on jamais son semblable en ces saints lieux ? Voyez quels regards craintifs il jette sur nous, comme il cherche à dissimuler ! Que dites-vous de cette chaussure, toute couverte encore des boues des mauvais chemins qu'il a parcourus, de ces vêtements déchirés, sans doute, dans quelque rixe de cabaret ? Tout cela est-il bien digne de la gloire des cieux ?

II

Saint Pierre demeurait ébahi et muet. Il feuilletait, retournait ses livres en tous sens, sans rien y comprendre. C'est, qu'en effet, le gaillard avait bien plus l'air d'un pilier de cabaret que d'église. Ses poignets semblaient s'être bien plus exercés à manier le gourdin sur le dos d'une malheureuse épouse qu'à égrener un rosaire. Il était évidemment de ceux qui avaient dû passer par le trou d'une aiguille et que les sacrements reçus *in extremis* avaient seuls pu arracher à l'éternelle damnation. Saint Pierre ne pouvait en croire ses yeux.

— Pour le coup j'ai été trompé, s'écria-t-il ; il faut bien que je le reconnaisse. Car quant à celui-ci, certes, il n'est pas entré par la porte, mais par quelque autre issue. Que saint Yves, le seul avocat que nous ayons parmi nous, s'empresse d'éclaircir ce mystère, et de nous apprendre par qui de tels particuliers ont été introduits.

Saint Yves, animé d'un saint zèle, accosta l'intrus et, par quelques adroites questions, sut bientôt éclaircir l'affaire.

— Je l'ai trouvé ! s'écria-t-il, revenant en toute hâte. Il n'y a que saint Joseph pour nous jouer de pareils tours !... Voilà le secret de tout ce bruit de scie, de rabot, de marteau, que nous entendons parfois derrière ce bosquet touffu qui dérobe le mur du paradis. Dans le coin le plus reculé du bois, où jamais ne passe ni saint ni ange, saint Joseph a établi un atelier. Tandis que nous le croyions paisiblement occupé à ses innocents travaux d'autrefois, que faisait-il ? Loin de tous regards indiscrets, il a fabriqué une longue échelle, et l'a appliquée au mur d'enceinte de notre cité. Voilà tout le mystère.

A cette révélation inattendue, tous les saints s'empressèrent de se rendre à l'endroit désigné. L'échelle de saint Joseph était là tout du long adossée au mur.

— Voilà bien, s'écria saint Pierre, l'irréfusable preuve du délit. Il est évident que saint Joseph fait passer des âmes par ici. Je m'explique maintenant et sa nombreuse clientèle parmi les enfants de la terre, et pourquoi cette multitude de gens débraillés, difformes, semblables à celui de tout à l'heure, passent et repassent sans cesse, portant une médaille et faisant neuvaine à saint Joseph.

III

Qui pourrait redire toutes les clameurs, toutes les récriminations que cette découverte souleva contre saint Joseph dans tous les rangs des élus ? Saint Pierre dépitait :

— A quoi me servent, s'écriait-il, mes glorieuses fonctions de portier de la céleste Jérusalem ? Je renoncerais à ma charge plutôt que de souffrir qu'une seule âme entre ici autrement que par cette porte et à l'aide de cette clef... Que nous reste-t-il à faire ? Allons ! saint Paul, grand docteur des nations, donnez-nous quelque bon conseil... et vous tous, saints Apôtres, à quel parti nous arrêter ?

Tous furent du même avis ; tous, d'une voix unanime, déclarèrent qu'on ne pouvait tolérer pareil abus, et qu'il fallait au plus tôt pourchasser, expulser du ciel toute cette tourbe de gens sans aveu introduits par saint Joseph. Aussitôt, saint George, la lance au poing, sauta sur son destrier, saint Hubert saisit son épieu, saint Paul brandit son glaive. Tous sont prêts à s'élancer, quand survint saint Joseph qui réclama humblement le silence et parla en ces termes :

— Puisque vous vous rangez tous contre moi, que puis-je faire seul contre vous, pour défendre et retenir mes clients ? Daignez considérer, cependant, que je n'ai fait qu'user de mon privilège et de mon droit ; que jamais on ne doit pouvoir dire qu'un mortel, quel qu'il soit, ait mis en vain sa confiance en ma protection. S'il faut donc que les miens s'en aillent, eh bien ! je partirai avec eux.

— Faites comme il vous plaira, lui fut-il répondu (et saint Guidon, ancien clerc d'Anderlecht, s'empressa de dire : *Amen*).

Saint Joseph se mit donc à rassembler ses gens. Ils formaient vraiment une collection aussi intéressante que nombreuse.

— Bon voyage ! lui criait-on de toutes parts. Que tardez-vous à partir ? Adieu ! adieu !

— Laissez-moi au moins le temps de seller mon baudet, répartit saint Joseph, et je pars sur-le-champ, car j'emmène avec moi et mon Epouse et mon Fils...

Ces mots furent comme un coup de foudre sur les saints atterrés. Muets de crainte et de stupeur, ils se bouchaient les oreilles et n'osaient lever les yeux. Saint Georges, le premier, enleva bien vite le harnais de son cheval ; saint Hubert et saint Yves, s'enfuirent éperdus ; tous s'éloignèrent confondus. Saint Joseph, se voyant seul et victorieux, rassura ses clients, et s'en retourna paisiblement à son atelier, où il s'empressa d'ajouter quelques marches encore à sa bien miséricordieuse échelle.

Ah ! puisse-je moi-même, un jour, avoir le bonheur d'atteindre l'échelle de saint Joseph et de pénétrer ainsi en paradis !

LES GRÈVES DU PAS-DE-CALAIS

(Voir gravure)

Les grèves qui ont éclaté dans le bassin houillier du Pas-de-Calais n'avaient été accompagnées jusqu'à présent d'aucune violence. Pourtant, la nuit de vendredi à samedi, 7 octobre a été agitée dans toute l'étendue du bassin, en raison des reprises partielles du travail.

Aux mines de Lens, des bandes de grévistes ont tenté d'empêcher les mineurs de se rendre au travail. La gendarmerie a dû intervenir.

De nombreuses patrouilles se sont formées aux abords des puits de Dourges et se sont dirigées, vers deux heures du matin, sur les concessions de Courrières, de Drocourt et d'Ostricourt.

Aux mines de Drocourt, des bandes de grévistes se sont postées aux abords de la fosse n° 1. La gendarmerie, pour les disperser, a dû demander le concours d'un détachement de dragons, qui ont chargé contre les grévistes et ont blessé un grand nombre de mineurs.

Le stock de charbon industriel des mines de Lens est épuisé. Il reste toutefois environ trois mille wagons de demi-gros pour le chauffage domestique.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Sirop de pêche. — Prenez douze belles pêches, coupez les en quartiers après les avoir pelées, faites-les cuire pendant une heure dans une pinte d'eau à feu très doux, en y ajoutant une cuillerée de bon vinaigre blanc. Passez sans exprimer, laissez refroidir le jus, clarifiez et filtrez ; ajoutez alors trois chopines de sirop de sucre blanc, et réservez pour l'usage. Ce sirop n'est pas de conserve, il faut le boire avec de l'eau de Seltz, ou de l'eau simple, dans le mois de sa confection ; c'est une boisson très hygiénique et rafraîchissante.

Conservation des œufs. — Plongez des œufs frais dans l'eau bouillante ; retirez-les-en au bout d'une minute et faites-les sécher. Rangez les ensuite sur des rayons garnis de son ou de paille et situés dans un lieu sombre mais sec. La mince couche de blanc que l'eau bouillante a cuite forme une sorte de doublure à la coquille, et l'action de l'air est ainsi conjurée. Lorsqu'on voudra manger ces œufs à la coque, on les fera bouillir deux minutes seulement puisqu'il ont déjà bouilli une minute précédemment. Pour les manger autrement, on en usera comme avec des œufs frais en observant toutefois que la partie primitivement coagulée doit être sacrifiée.

NOTES & FAITS

La place de la religion dans l'éducation

En parlant de la religion dans les écoles, je n'entends pas seulement par là que l'enseignement religieux doit tenir sa place et que les pratiques de la religion y doivent être observées. Un peuple n'est pas élevé religieusement à de si petites et mécaniques conditions ; il faut que l'éducation soit donnée et reçue au sein d'une atmosphère religieuse, que les impressions et les habitudes religieuses y pénètrent de toutes parts. La religion n'est pas une étude ou un exercice auquel on assigne son lieu et son heure ; c'est une foi, une loi qui doit se faire sentir constamment et partout, et qui n'exerce qu'à ce prix, sur l'âme et sur la vie, toute sa salutaire action.

GUIZOT.

Superficie des différentes provinces et districts du Canada

	Milles carrés.
Ontario	181 800
Québec	188,688
Nouvelle-Ecosse	20 907
Nouveau-Brunswick	27,174
Manitoba	60 520
Colombie-Anglaise	341,305
Ile du Prince Edouard	2 133
District de Kewatin	400,000
" Alberta	100,000
" Assiniboia	95,000
" Saskatchewan	114 000
Reste des territoires	1,816,730
	3,470 257
Les grands lacs, les rivières, etc. ne sont pas compris dans les superficies ci-dessus	140 000
	3,610,000

Histoire de singes

Le *Daily News* de Londres dit que le docteur Macgowan vient de rapporter à Tien Tsin (Chine), entre autres découvertes curieuses, des détails sur une race de singes de la Mandchourie, qui habitent les environs montagneux de la Grande Muraille. Il ont une réputation de potiers émérites et auraient même fait faire de grands progrès à l'art de la fabrication du vin. Une édition récente de l'*Histoire officielle du Yung Ping* raconte que, dernièrement, une bande de singes traversa un village, en passant d'une montagne à une autre. Des gamins les effrayèrent, et, en fuyant avec leurs petits, ils laissèrent tomber des jarres en terre. En les brisant, les villageois les trouvèrent remplies de deux sortes de vin, un vin rose et un vin vert, provenant de sortes de mûres des montagnes. On affirme dans le pays que les singes font des provisions de cette liqueur pour l'hiver, pour remplacer l'eau qui gèle.

Le docteur Macgowan cite d'autres témoignages de faits analogues, — y compris un récit chinois sur des singes de Chekiang qui pilent aussi des fruits dans des mortiers en pierre pour en faire une boisson, — et termine en se demandant s'il est vraisemblable que toutes ces histoires soient de pures inventions.

Le chapeau de madame à l'Opéra

Conloirs des fauteuils d'orchestre. Entrent un monsieur, puis une dame très élégante, portant un chapeau à la mode nouvelle : fleurs et plumes en panache élevé.

L'huissier. — Je vous demande pardon, madame ; les dames ne sont plus admises à l'orchestre avec leur chapeau.... Décision de l'administration.

La dame. — N'importe. J'ai mon coupon : je veux entrer.

L'huissier. — Il faudra alors déposer votre chapeau au vestiaire, madame.

La dame. — Ce chapeau-là ! Joli comme il est ! Je me le suis fait faire exprès pour l'orchestre de l'Opéra. Jamais !

Longue discussion. La dame s'irrite, le monsieur reste silencieux et l'huissier impassible. Après un quart d'heure, la dame accepte deux places au premier amphithéâtre.

Conloirs de l'amphithéâtre.

La dame, retirant son chapeau et le donnant à l'ouvreuse. — Débarrassez moi.

Le monsieur, après le premier acte. — Pardon, ma chère amie.... daignerez-vous m'expliquer pourquoi vous avez retiré ici le chapeau que vous teniez tant à garder à l'orchestre ?

La dame. — Parce qu'ici... ça ne m'amuse pas de l'avoir. Je ne gêne personne !

Un impôt sur les jeunes filles

Des journaux américains racontent ce qui suit : Un journal de Détroit (Michigan) demande l'établissement d'un droit d'exportation sur les jeunes filles, et voici, de curiosité, la traduction littérale d'un article qu'il publie à ce sujet :

"Le temps est venu pour le gouvernement des Etats-Unis, de mettre un impôt sur l'exportation des jeunes filles américaines. Marier des indigents titrés avec des héritières américaines est devenu en Angleterre une véritable industrie, encouragée par tous les parents riches ou pauvres du dit indigent.

"Il faut le dire pourtant à leur louange, il y a de jeunes Américaines, riches et jolies, qui vont chaque année en Europe et reviennent chaque année avec leurs cœurs et leur fortune intacts.

"Elles sont flattées des avances qui leur ont été faites, mais non dupes. Elles vont en Europe pour s'amuser honnêtement et non pour redorer des blasons.

"Lorsqu'une sur mille se laisse prendre à l'appât d'un titre nobiliaire plus ou moins authentique, les neuf cent quatre-vingt-neuf autres, qui n'ont jamais eu l'intention ou le désir de se marier à l'étranger, n'en sont pas moins portées sur la liste des jeunes Américaines à la recherche d'un mari titré.

"Ceci est une diffamation à l'égard de l'Américaine. Elle sait en général ce qu'elle a à faire ; mais il n'en est pas moins prudent de la mettre en garde contre les agences matrimoniales anglaises et de lui dire qu'il existe des milliers de nobles ruinés à la recherche d'une bonne affaire."

Grandeur et décadence du pavé en bois

On sait avec quelle faveur le pavage en bois a été accueilli, dit le *Cosmos*, de Paris ; il paraît que cet engouement était intempestif. Les hygiénistes, ces gens terribles qui ne veulent plus nous laisser boire ni reposer, qui nous font déprimer à force de précautions, viennent de lui déclarer formellement la guerre. Ils apportent une foule de raisons pour justifier ces hostilités. En Angleterre, notamment, une réaction commence contre l'emploi du pavage de bois dans les rues étroites, les cours de maisons et près des écoles.

En effet, le bois, arrosé d'urine ou simplement d'eau, fermente et devient putrescible ; c'est ce poussier de pavage en bois qui a causé, disent les hygiénistes, tant de cas de conjonctivites et de maux de gorge, cet été, à Paris.

Le Dr Sedgwick Saunders, médecin chargé de salubrité de la cité de Londres, déclare que le pavage en bois est le système de revêtement des chaussées le plus antihygiénique que l'homme ait créé. Il cite des voies de Londres où l'on doit employer les désinfectants au moins deux fois par jour, parce qu'elles sont pavées en bois et que les matières organiques, s'infiltrant dans les joints, s'y décomposent et dégagent des odeurs abominables.

Aussi préconisent-ils avec force l'emploi du pavage-asphalte comprimé ou de toute autre matière imperméable, et il exprime l'espoir que son

avis prévaudra bientôt pour le plus grand bien de l'hygiène publique.

Caractères, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les Français sont spirituels, actifs, vaillants, gais, hospitaliers, ont l'imagination ardente, cultivent avec succès les arts et les sciences, mais ils sont légers et aiment les nouveautés et les modes.

Les Canadiens français ressemblent beaucoup aux Français sous le rapport du caractère, mais ils sont plus religieux, et le contact des Anglais leur a donné un certain flegme que n'ont pas leurs cousins d'Europe.

Les Américains sont actifs, audacieux dans leurs entreprises et inventifs. Ils ont l'esprit des affaires et ne reculent devant rien pour s'assurer le succès. Démocrates dans toute l'acception du mot, ils sont généralement d'un sang-gêne étonnant. Ils semblent n'avoir qu'un but : faire fortune.

Les Anglais sont bien faits, matériels, politiques, habiles navigateurs ; ils ont l'imagination vive pour l'invention, sont hauts envers les étrangers ; la haute classe est honnête et généreuse ; la basse classe est grossière. Tous songent à l'intérêt.

Les Suédois sont polis, généreux, laborieux, capables des plus grandes fatigues, jaloux de l'honneur, amateurs des sciences et des voyages.

Les Danois sont affables, laborieux, durs à la fatigue, bons soldats, cultivent avec avantage les sciences et les arts.

Les Russes sont forts, robustes, amis de leurs pays, fort attachés à leur souverain, font des progrès dans la civilisation et dans la culture des sciences et des arts.

Les Polonais sont belliqueux, courageux, honnêtes, hospitaliers, robustes, capables de supporter les plus grandes privations.

Les Lapons sont très-petits, laids, difformes, paresseux, ignorants, presque sauvages, habitent dans des cabanes.

Les Prussiens sont forts, courageux, bons soldats, constants dans leurs entreprises, amateurs des sciences et des arts, mais peu délicats.

Les Allemands sont grands, robustes, sincères, vaillants, laborieux, mais peu sobres ; les grands sont jaloux de leur prééminence.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

— Oh ! j'ai mal à la tête, disait hier le petit Dédé. — Ah ! si je pouvais faire comme maman ! — Et que fait-elle, ta maman ? — Lorsqu'elle a mal à la tête, elle ôte ses cheveux.

Un sportsman forcé vient de perdre son épouse.

Un ami le rencontre.

— Eh bien, et ta femme ?

— Hélas ! Tombée au dernier obstacile !

A la cour d'assises.

Le président. — Ainsi, vous avez pénétré dans un wagon de 2e classe, vous avez cherché à étrangler cet homme et vous l'avez jeté sur les rails ?

— Il me demandait des renseignements, j'ai cru bien faire en le remettant sur la voie.

Toujours chez le juge d'instruction :

Le juge, levant sa canne vers un accusé :

— Il y a une fameuse canaille à l'extrémité de ma canne....

— A quel bout ? fait l'accusé.

— Quel insupportable hâbleur que cet animal Poilopate ! disait hier soir un de ses amis. Non seulement il ment d'une façon agaçante, mais encore il se contredit à chaque phrase.

— C'est vrai, ajouta quelqu'un, c'est un homme qui se coupe en rasant les autres.

CHOSSES ET AUTRES

CHARBON EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérine, le choléra.

DU Dr

BELLOC

—Les Israélites ont puisé les premières notions du génie civil, chez les Egyptiens.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET.

VALLET

—Le plus haut clocher du monde est celui de la cathédrale d'Anvers, 417 pieds.

QUINUM LABARRAQUE

VIN FÉRRUGINEUX, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

OPERA FRANÇAIS

M. R. SALLARD, Gérant

Spectacles de la Semaine commençant le 30 octobre

Lundi, mardi, mercredi :

LE PETIT DUC, (Opérette)

Jeudi, 5ème soirée de gala :

LA MASCOTTE, (Opérette)

Vendredi, samedi soir :

Les MESAVENTURES de CLEOPATRE Vaudeville

Samedi en matinée :

Les CLOCHES de CORNEVILLE (Opérette)

Billets en vente au théâtre même et au magasin de musique de M. Hardy, 1637, rue Notre-Dame.

**RIEN** DE PLUS CURIEUX

que le Grand Catal. Livres FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMANDS, 50^e Port. Photog., Gravures, Aquarelles, etc. APPY & Co, Éditeurs, AMSTERDAM (Hollande).

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

UNE DOSE
LE GRAND
TARE
THE BEST

SHILOH'S CURE.

Remède contre la toux, 25c, 50c, \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. Vendu par B. E. McGale. 282-mje-100

Jeux d'esprit et de combinaison

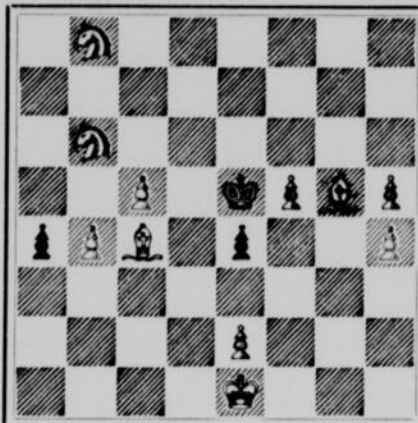
CHARADE

Quatre ou douze font le premier.
Les coquettes par le dernier,
Se donnent des grâces nouvelles.
Aperçoivent elles l'entier,
Quels cris! quelles frayeurs mortelles!

No 130—PROBLEME D'ECHECS

Composé par Madame J. W. Baird

Noirs—3 pièces



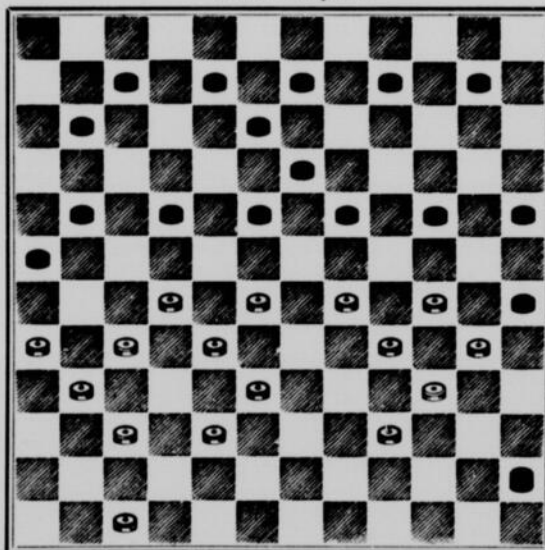
Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 124.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. St-Maurice, Montréal

Noirs—23 pièces



Blancs—19 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution de la charade.—Ami-don.

Solution du logographe.—Grabat.

Ont deviné : Dame La Delorme, Saint-Henri; J. Octave Godin, Cap Santé; Mde A. E. Jacques, St-Téléphore; Cocardasse et Passepoil, St-Joseph; Mlle Louise Côté, Grondines; Marie-Anne et Alice Aubert, Albert et J. H. Simard, L. U. Renaud, Québec; M. L. Simard, H. LaFond, Mlles Laura et Poméla Forest, Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 130

Blancs	Noirs
1 D 5 T D	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs	

Prière de remplacer la T à 1 TR par le Roi blanc.

LE BANQUE JACQUES-CARTIER

DIVIDENDE No 56

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre inclusivement.

Par ordre du Bureau de Direction.

A. DE MARTIGNY, Directeur-Gérant

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) payable le premier jour de décembre prochain, a été déclaré pour le semestre courant sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transferts seront fermés en conséquence du 16 au 30 novembre, inclusivement.

Par ordre du Bureau de Direction.

W. WEIR, Président.

Montréal, 24 octobre 1893.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie**AUTOMNE 1893**

MANTEAUX, MANTEAUX

Des milliers et des milliers de manteaux en stock. Les plus hautes nouveautés en manteaux, collerettes, etc., qui puissent être vues à Montréal.

DENTELLES

Dentelles de soie noire pour draperies de robes. Largeur 44 à 60 pouces, vendues depuis 95cts la verge

MOUCHOIRS

Mouchoirs en soie japonaise brodés, vendus 74c chaque.

100 douzaines de mouchoirs initiaux vendus 10c chaque ou 6 pour 50c.

Ces mouchoirs seraient de bonne valeur à 17c chaque.

PORTE-MONNAIES

Porte-monnaies, Bourses, satchels, un assortiment à des prix bas. Porte-monnaies en cuir solide 17c chaque. Sacs pour magasinier, valeur extra, vendus 50c chaque

Velours en Rubans avec revers satin, vendus 5c, 7c et 9c la verge.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 55

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON**MEUBLES & LITERIE**

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
173 rue St-Laurent

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales :
Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la
Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés,
12 Planches de patrons et broderies.
Modes pratiques, savoir-vivre, partie lit-
téraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures
coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20
par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE. — Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hautes nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

4039

GRANULES LACTÉES (enregistré)

La nourriture idéale pour les enfants. C'est un extrait pur du lait de vache, composé de façon qu'une fois dissous dans une quantité d'eau convenable, il donne un produit parfaitement équivalent au lait de la mère.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1861

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. BOUTE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOUBERT, Agent du dent français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

LE PACIFIQUE
CANADIEN

LIGNE

DE

L'Exposition Universelle
MONTREAL

CHICAGO

ALLER et RETOUR

\$18.00

Du 13 au 28 octobre 1893, inclusivement
Billets bons pour revenir au point de dé-
part dans les 13 jours de la date
d'émission.

Chars d'ortoirs pour touristes

Allant directement à Chicago, partent
de la gare Windsor, les mardis, mercredis,
jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par
chambre \$1.50.

Train spécial samedi : quittant la sta-
tion de la rue Windsor à 1.30 p. m. pour
Pointe Fortuna et les stations intermédiaires,
continuera le service les samedis jus-
qu'au 21 octobre 1893, et arrêtera à Ken-
sington pour laisser les passagers qui dé-
sirent assister à la vente de terres et qui
ont des billets de retour pour Montréal
Junction.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque
de commerce, etc., préparées pour le Canada
et l'étranger

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont
lues par tout le monde

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 28 octobre 1893.

31,900

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

LA PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1er décembre et du 1er
juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ;
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20
fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie
Ch. Delagrave, 15, rue ouffiet, Paris, France



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux
REMEDES SAUVAGES

DE

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite
par les

Poudres
Orientales

les seules

qui assurent en trois
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Forme des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
mière classe. Dépôt général pour
la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTREAL Tél. Bell 6512



Scientific American
Agency for

PATENTS
CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year; \$1.00 a month. Address MUNN & CO.
PUBLISHERS 361 Broadway New York City.